LU.49.157(2)

LA FILLE GRENADIER,

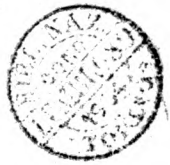
COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. MERLE ET OURRY;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 18 Décembre 1816.

SECONDE EDITION.



PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1817.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
120. RICARIC, vieil échevin. . .	M. *Basnage.*
Le Major RUDER.	M. *Bignon.*
BERVILLE, son neveu, jeune lieutenant.	M. *Victor.*
VA DE BON COEUR, grenadier, amant de Lucette	M. *Reynaud.*
LUCETTE, jeune paysanne .	Mlle. *Millot.*
GERTRUDE, sa tante, vieille sourde.	Mme. *Clément.*
UN HUISSIER.	M. *Lequien.*
LA ROQUE, sergent. . . .	M. *Héret.*
Un Caporal.	
Grenadiers.	

La scène est dans un petit bourg.

Digitized by Google

LA FILLE GRENADIER,

Comédie en un Acte.

Le Théâtre représente une place de village. A gauche, l'entrée d'un jardin ; à droite, une maison fermée.

SCENE PREMIERE.

RICARIC, LUCETTE.

RICARIC.

Arrêtez donc, mademoiselle Lucette, arrêtez donc. Que diable ! est-ce que je suis un épouvantail ?

LUCETTE.

Oh ! mon Dieu ! non, M. Ricaric, c'est seulement que vous me faites peur. Vous avez l'air si en colère.

RICARIC.

Il y a bien de quoi, je l'espère. Voilà la troisième fois de la journée que je vas chez votre tante pour lui demander de l'argent, il n'y a jamais personne. Vous entendez bien que je ne suis pas une oie ; j'ai fait le pied de grue autour de la maison. Je sais qu'elle n'en a pas bougé, et cependant j'ai eu beau frapper, on ne m'a pas répondu.

LUCETTE.

Ça n'est pas étonnant, vous savez comme elle est sourde.

RICARIC.

Oui, je m'en suis apperçu depuis que je lui ai redemandé mon argent.

LUCETTE.

Comme vous qui êtes sourd depuis qu'on vous demande du tems.

RICARIC.

Ah ! du tems, du tems... je n'entends pas ça.

LUCETTE.

Oui, il n'y a de pires sourds, que ceux qui ne veulent pas entendre.

RICARIC.

Du tout. Il n'y a de pires sourds, que ceux qui ne veulent

Digitized by Google

pas rendre. Mais qu'elle y prenne garde, mademoiselle, madame votre tante! c'est que vous entendez bien que je ne suis pas un créancier comme un autre, moi.

Air : *Vaud. de l'Opéra-Comique.*

Je suis marguillier, sacristain,
Et, du canton, maître d'école;
J'en suis le premier échevin,
Et remplis fort bien chaque rôle.
Ces emplois, dans ce pays-ci,
Me donnent des pouvoirs bien larges,
Et depuis long-tems, dieu merci!
On m'y voit dans les charges.

LUCETTE.

Tout le monde sait cela.

RICARIC.

Oui, mais ce que vous ne savez pas, c'est que mon huissier Double-main va saisir votre tante au premier moment.

Air : *En deux moitiés, etc.*

Contre cet huissier bas-normand,
Gertrude, en vain, veut se débattre;
C'est un homme de jugement,
Et contre elle il en a pris quatre.
J'ai, grace à ses heureux efforts,
Tout obtenu de la justice,
Et j'aurais pris même un par corps
Si vous étiez la débitrice.

LUCETTE.

Voilà bien une galanterie de créancier.

RICARIC.

Non, charmante enfant, c'est une déclaration d'Echevin. Je vous aime, Lucette, et vous entendez bien qu'il ne tient qu'à vous de solder le billet de votre tante.

LUCETTE.

En vérité, M. Ricaric?

Air : *Ma belle est la belle des belles.*

En tout bien, tout honneur, ma chère,
Nous ferions ce petit trafic.
Allons, par un amour sincère,
Voulez-vous payer Ricaric?

LUCETTE.

Monsieur, d'acquitter cette dette,
Il m'est impossible, je crois;
Je suis pauvre et je suis honnête,
C'est être insolvable deux fois.

Digitized by Google

RICARIC.

Oui, vous êtes insolvable! eh bien! vous me paierez celle-là. Je sais ce qui vous rend si fière; vous croyez revoir quelque jour votre grenadier du 57e. de ligne, qui vous a fait la cour, il y a quatre ans, quand il était ici en détachement. Il est bien loin, ma foi, votre grenadier.

LUCETTE.

Oh! mon dieu! oui, M. l'Echevin, si loin qu'il arrive aujourd'hui même.

RICARIC.

Qu'est-ce que vous dites donc là?

LUCETTE.

Oui, monsieur. Va-de-bon-Cœur arrive avec un bataillon de son régiment.

RICARIC.

Comment! Va-de-bon-Cœur arrive avec une partie de son corps! Ah! bien, il est fort celui-là! Vous entendez bien que j'en saurais quelque chose, moi, l'autorité de l'endroit; j'aurais reçu une lettre d'avis.

LUCETTE.

Moi, j'ai reçu la mienne, et cela me suffit.

RICARIC.

Bah! Une lettre d'amour; ce n'est pas une dépêche officielle, et vous entendez bien...

(On entend le tambour.)

LUCETTE.

Eh! entendez-vous, vous-même?

RICARIC.

Bon! c'est le tambour municipal qui réclame quelqu'effet perdu.

LUCETTE.

Vous avez donc perdu la tête; il y a trois ou quatre tambours.

RICARIC.

Oh! mon tambourineur fait du bruit comme quatre.

SCENE II.

Les Mêmes, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Lucette? Lucette? Ah! pardon, monsieur.

Digitized by Google

RICARIC.

Ah! ah! madame! on vous trouve donc enfin. Et mes cinquante écus?

GERTRUDE.

Ma nièce, qu'est-ce que dit monsieur?

LUCETTE.

Ma tante, il vous souhaite bien le bon jour.

RICARIC.

Ah! la maudite sourde!

GERTRUDE, *saluant.*

Monsieur, vous êtes trop honnête.

RICARIC.

Ah! cà, est-ce qu'elle ne me reconnaît pas? Madame, vous me devez cinquante écus; et vous avez beau être sourde, vous entendez bien...

LUCETTE.

Mais non, elle ne vous entend pas.

GERTRUDE.

Rentrez, ma nièce, rentrez. J'ai vu de loin, sur la route, des militaires qui arrivent.

RICARIC.

Comment! il est donc vrai?

LUCETTE, *riant.*

Eh! bien, ma tante, restons là pour les voir passer.

GERTRUDE.

Non pas, non pas, mam'zelle, je n'entends pas de cette oreille-là.

RICARIC.

En ce cas-là, approchons-nous de l'autre. Et mon argent,

(*Elle rentre avec Lucette.*)

GERTRUDE.

Il ne faut pas avoir d'inquiétude? Oh! que si fait.

Air: *Du pas redoublé.*

Rentrez, rentrez; je n'entends pas
Vous laisser de la sorte.
Entre jeun' fille et jeun's soldats,
Fermons deux fois la porte:
De peur que son r'pos n'soit troublé,
Un' prudente fillette,
Quand ils vont au pas redoublé,
Bat toujours en retraite.

(*Elle rentre avec Lucette.*)

Digitized by Google

SCENE III.

RICARIC, LAROQUE, VA-DE-BON-CŒUR, Soldats.

(*Ils entrent sur une marche.*)

LAROQUE.

Halte!

RICARIC.

C'est ma foi, vrai! La petite en savait plus long que moi. Comment! Dieu me pardonne, voilà, en effet, son grenadier, ce diable de Va-de-bon-Cœur. Ah! je ne m'étonne plus si la jeune fille m'a reçu comme un... Vous entendez bien...

SCENE IV.

Les Mêmes, LE MAJOR RUDER, LE LIEUTENANT BERVILLE.

LAROQUE.

Attention! voici le major avec son neveu.

RUDER.

C'est bien, messieurs. J'ai laissé le capitaine Roger, avec le détachement, à vingt pas d'ici.

BERVILLE, *à part.*

Oui, la jeune personne que j'ai vue, est venue de ce côté.

RUDER.

Mon neveu, pourquoi vous écartez-vous ainsi? Restez à votre poste, où je vous mets aux arrêts pour trois jours. Oh! moi, je suis rigide sur la discipline militaire.

BERVILLE, *à part.*

Diable! voilà un oncle qui ne plaisante pas.

RUDER.

A présent, où est le maire, l'échevin, enfin le chef de ce village.

RICARIC.

Le voici, M. le major.

BERVILLE.

Ah! c'est l'ami Ricaric; je le connais.

RUDER.

Silence, monsieur! J'ai deux cents hommes à loger.

Digitized by Google

RICARIC.

Mais M. le major, on ne m'avait pas prévenu.

RUDER.

Ce n'est pas ma faute. Faites vos plaintes. Quant à moi, je vous préviens qu'il me faut une caserne.

RICARIC.

Mais, M. le major, il n'y en a jamais eu dans l'endroit.

RUDER.

Arrangez-vous comme vous voudrez, mais il m'en faut une.

RICARIC.

C'est fort embarrassant. Vous entendez bien que je ne peux pas en faire bâtir une pour ce soir... Ah! j'y pense, j'ai une grange vide de ce côté; ça peut faire une caserne superbe pour une nuit.

RUDER.

Bon! voilà ma caserne trouvée. Autre objet important.

Air : *Vaud. des Petits Savoyards.*

Ça, répondez : dans ce village,
Où j'établis ma garnison,
Existe-t-il une prison?

RICARIC.

Nous n'avons point cet avantage?

RUDER.

Comment? que veut dire ceci?
Point de prison dans la commune?

RICARIC.

Ah! si nous avions cru vous voir ici,
A coup sûr nous en aurions une.

RUDER.

Arrangez-vous comme vous voudrez, il me faut une prison; j'y ai condamné trente hommes aujourd'hui.

RICARIC.

Ah! pardon! je songe qu'il y a là bas un vieux colombier.

RUDER.

Eh! que ne parliez-vous? Voilà une prison parfaite. Vous logerez mes officiers chez les bourgeois. Je m'établis chez vous.

RICARIC.

Monsieur le major, c'est beaucoup d'honneur pour moi.

Digitized by Google

RUDER.

A propos, il me faut aussi un corps-de-garde sur cette place.

RICARIC.

Diable! un corps-de-garde!... un corps-de-garde! ah! j'y pense, j'ai une vieille guérite devant ma porte, çà pourrait peut-être...

RUDE.

Une guérite, c'est bien, mais ça ne suffit pas.

RICARIC.

Ah! il y a là, au cinquième, une chambre vide.

(*On rit.*)

RUDER.

Eh, bien, est-ce que l'on rit sous les armes? M. l'échevin, l'ordonnance porte que les corps-de-garde doivent être établis au rez-de-chausée.

BERVILLE.

Mais, mon oncle, qu'y a-t-il à garder sur cette place?

RUDER.

Taisez-vous, monsieur! Pour avoir maqué, par vos observations, à la discipline militaire, c'est vous qui commanderez ce poste.

RICARIC.

Ma foi, mon officier, je ne vois pas d'autre corps-de-garde à vous donner que la boutique du marchand de vin.

RUDER.

Cela suffit. Soldats, conduisez-vous bien dans ce village, et songez que je ne plaisante pas sur la discipline militaire.

Air : *D'abord, je chante pour boire.*

Cependant, pour des vétilles,
Je ne fais point de leçons;
Laissez reposer les filles,
Les cartes, et les flacons;
Ne troublez point le silence,
En chantant comme des fous,
Point d'amour, de vin, de danse;
Mais du reste amusez-vous.

RICARC.

Diable! c'est un bon vivant, votre major! (*A part.*) N'oublions pas que mon huissier m'attend pour opérer contre la vieille sourde. (*A l'Huissier.*) Venez, M. Doublemain. (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE V.

BERVILLE, LAROQUE, VA-DE-BON-CŒUR, SOLDATS.

(*Ils placent la guérite devant la porte du Md. de vin.*)

LAROQUE.

Mon officier, le corps-de-garde est disposé. Quand vous voudrez donner vos ordres....

VA-DE-BON-COEUR.

Mon lieutenant, voulez-vous bien me permettre de m'absenter seulement une demi-heure ?

BERVILLE.

Ah! ah! Est-ce que tu as ici quelque amourette, toi ?

VA-DE-BON-COEUR.

C'est vrai, mon lieutenant; une grande brune.

BERVILLE.

Que nous avons vu venir de ce côté en arrivant.

VA-DE-BON-COEUR.

C'est çà, mon lieutenant.

BERVILLE *à part.*

Précisément, celle à qui je veux tâcher de parler. (*Haut.*) Vous êtes bien hardi, grenadier.

VA-DE-BON-COEUR.

Pourquoi donc, mon lieutenant ?

BERVILLE.

Vous osez demander à quitter votre poste ?

VA-DE-BON-COEUR.

Air : *Malgré la bataille.*

Pardon, si j'riposte,
On peut bien songer
A quitter un poste
Où n'y a pas d'danger ;
Malgré la mitraille,
Et tout son fracas,
Un jour de bataille ;
Je n'le quitt'rais pas.

BERVILLE.

Ah! tu fais aussi des observations, toi !..... Eh ! bien, sergent, qu'on le mette le premier en faction pour quatre heures (*A part.*) Il ne m'en faudra pas tant pour avoir vu la olie brune. (*Haut.*) Ah ! je suis comme oncle, moi,

Digitized by Google

rigide sur la discipline. (*Pendant ce temps, Laroque a placé Va-de-bon-Cœur en faction.*)

LAROQUE.

Mon officier, si vous voulez à présent inspecter le corps-de-garde ?

BERVILLE.

Non, non, sergent ; je m'en rapporte à vous. Je vais faire une petite ronde de ce côté ; (*bas*) et tâcher de trouver la jeune fille.

LAROQUE.

Combien vous faut-il d'hommes, mon lieutenant ?

BERVILLE.

Il ne me faut personne.

VA-DE-BON-CŒUR, *à part.*

Je le crois bien.

BERVILLE.

Air : *Dans nos bals, c'est la méthode.*

Je médite une entreprise,
Qui demande du secret ;
Je le dis avec franchise,
Un seul témoin me nuirait ;
Restez ici, je l'ordonne,
Seul, je suivrai mes projets ;
En payant de ma personne,
Je suis plus sur du succès.

Sergent, je vous charge de veiller au bon ordre ; (*à part*) dussé-je escalader les murs, il faut que je la retrouve. (*Il sort.*)

LAROQUE *à Va-de-bon-Cœur.*

Eh ! eh ! je crois que le lieutenant a envie de faire la petite guerre : c'est bien de son âge..... Avez-vous de quoi fumer, grenadier ?

VA-DE-BON-COEUR.

Merci !

LAROQUE.

Ah ! ça, n'oubliez pas la consigne ; je vais faire ma partie de piquet avec le caporal. Voilà ma petite guerre à moi. Eh ! eh ! (*Il rentre.*)

SCENE IV.

VA-DE-BON-CŒUR, *seul, avec humeur.*

Pauvre Va-de-bon-Cœur ! te v'là bien planté !... Lucette, d'ici, ne peut te voir ni t'entendre ; sa maison est au fond

Digitized by Google

du jardin. Je ne devine que trop où le lieutenant va faire sa ronde; il a remarqué ma petite Lucette; et lui qui court après toutes les femmes.... Cependant, j'espère que Lucette ne l'écoutera pas, à moins que les épaulettes ne lui donnent dans l'œil : elle ne serait pas la première... C'est commode cependant, d'être officier.

(Pendant cette scène la nuit commence, et doit être très-sombre à l'entrée de Lucette.)

Air : *Tandis que tout sommeille.*

En dépit d'son adresse,
Moi j'vois ben dans tout çà,
Que sous c'prétexte-là,
Il court chez not' maîtresse,
Pour que j'n'aill' pas
Suivre ses pas;
Et defendre ma belle;
Il m'campe ici, quel chien de tour!
C'est comm' s'il m'disait en ce jour;
Tandis que je ferai l'amour,
Tu feras sentinelle.

C'est que si çà allait trop loin, moi, je parlerais à son oncle; je lui dirais: mon major.... (*Il entend du bruit.*) Qui vive? qui vive?

SCENE VII.

LUCETTE, VA-DE-BON-CŒUR.

LUCETTE.

Eh! c'est moi.

VA-DE-BON-COEUR.

C'est toi, ma chère Lucette? Quel plaisir de te revoir. Cependant, tu as bien fait de répondre; à la troisième fois, j'allais, pour commencer, te tirer un coup de fusil.

LUCETTE.

Ah! mon ami, il y a bien un autre danger. Va, si tu savais ce qui vient d'arriver!

VA-DE-BON-COEUR, *à part.*

Comment! le lieutenant aurait déjà!....

LUCETTE.

Le vilain homme! il s'est fait ouvrir la porte au nom du Roi.

VA-DE-BON-COEUR.

Il est fort, celui-là!

LUCETTE.

Il a appelé ma tante vieille sorcière!

Digitized by Google

VA-DE-BON-COEUR.

Est-il possible !

LUCETTE.

Et moi, petite innocente:

VA-DE-BON-COEUR.

Le malhonnête !

LUCETTE.

Il dit qu'il faut qu'il m'épouse ou que ma tante aille en prison.

VA-DE-BON-COEUR.

Est-ce qu'il a perdu la tête?

LUCETTE.

Qu'il lui faut cinquante écus ou cinquante baisers.

VA-DE-BON-COEUR.

Comment! il veut lever des contributions militaires.

LUCETTE.

Et il a commencé par faire saisir nos meubles.

VA-DE-BON-COEUR.

Saisir vos meubles ! Est-ce que tu deviens folle aussi, toi !

LUCETTE.

Mais pas du tout ; il a dit à l'huissier.....

VA-DE-BON-COEUR.

Comment! mon lieutenant va en bonne fortune avec un huissier, à présent?

LUCETTE.

Qui est-ce qui te parle de ton lieutenant ? Je te parle de l'échevin Ricaric, à qui ma tante doit, et qui la poursuit parce qu'il me poursuit inutilement, moi.

VA-DE-BON-COEUR.

Oh! bien, alors, tout va le mieux du monde.

Air : *Ah! qu'il est doux de vendanger.*

Poursuiv' les tantes qui voudra ;
Jamais ça n'm'offens'ra,
Saisis la tante, vieil huissier,
D'bon cœur je te la laisse,
Puisque mon officier
N'a pas saisi la nièce.

LUCETTE.

Oui, riez bien, monsieur, pendant qu'on va vendre nos meubles demain matin sur cette place.

Digitized by Google

VA-DE-BON-COEUR.

Tu plaisantes? Mais je croyais qu'on ne pouvait pas faire de saisie la nuit?

LUCETTE.

Oh! ben, oui; lui, qui est le maître ici, il a dit avec des mots latins dont je ne me souviens pas, qu'il y avait urgence. Et puis, vois-tu, un huissier doit mieux savoir que nous comment on saisit.

VA-DE-BON-COEUR.

C'est vrai, au fait.

LUCETTE.

Il n'a donné qu'une demi-heure pour se décider entre la saisie pour les cinquante écus, ou ma main et les cinquante baisers.

Air : *Vaud. des maris ont torts.*

C'vilain usurier me tourmente;
Sans cesse, il m'demande tout bas.
Pour payer ce que doit ma tante,
Des baisers que je ne vends pas;
Il m'offre sa fortune entière;
Mais mon cœur m'avertit déjà,
Que ce s'rait un' mauvaise affaire,
Que d' m'enrichir à ce prix là.

Même air.

VA-DE-BON-COEUR.

Ah! c'est donc ainsi qu'il s'arrange!
Il faut qu'on lui trouve à l'instant
Cinquante écus, ou qu'on les change,
En cinquante baisers comptant;
Vraiment, il s'connait en affaire,
A trois liv' des baisers comm' ça,
Moi qui ne suis qu'un pauvre hère,
J'les prendrais tous à ce prix-là.

LUCETTE.

A cent mille écus, il ne les aurait pas davantage.

VA-DE-BON-COEUR.

V'là-t-il une honnête fille! Sois tranquille, ma petite Lucette, je me charge de tout.

LUCETTE.

Tu aurais les cinquante écus? où sont-ils?

VA-DE-BON-COEUR.

Dans un gant de peau qui est dans le bout d'un bas de fil, caché dans la pointe d'un soulier, au fond de mon sac.

LUCETTE.

Nous voilà sauvés!

Digitized by Google

VA-DE-BON-COEUR.

Ah! diable! mais c'est que mon sac est aux bagages dans l'autre bout du village.

LUCETTE.

Eh! bien, tu iras le chercher.

VA-DE-BON-COEUR.

Oui, le chercher! et la faction? j'en ai encore pour plus de deux heures.

LUCETTE.

Ah! mon Dieu! et nous n'avons plus qu'un quart-d'heure, nous! Ma pauvre tante va donc aller en prison?

VA-DE-BON-COEUR.

En prison! Est-ce que l'on oserait?

LUCETTE.

Un huissier! Il y mettrait sa femme.

VA-DE-BON-COEUR.

Il me vient une idée.... Il fait nuit, il ne passe personne par ici; d'ailleurs je ferai le plus de diligence possible: faut que tu prennes mon bonnet et ma capotte pour me remplacer.

LUCETTE.

Comment! tu voudrais me faire monter la garde!

Air: *Songez donc que vous êtes vieux.*

Mon ami, song' donc que pour moi,
C'est ben difficile à mon âge,
J'aurais ben plus d'embarras qu'toi,
Il m'faudrait deux fois pus d'courage.
Queuque vaurien, queuque séducteur,
Peuv't tous deux vouloir me surprendre.

VA-DE-BON-COEUR.

Elle a raison.

Et sa guérite, et son honneur,
Elle aurait deux post's à défendre.

C'est l'affaire de quelques minutes, le tems de prendre l'argent, de le porter chez ta tante, et je viens te relever.

(*Il lui met son bonnet de grenadier, et lui passe sa capotte.*)

LUCETTE.

Mais je mourrai de peur toute seule ici.

VA-DE-BON-COEUR.

N'auras-tu pas mon fusil?

Digitized by Google

LUCETTE.

Qu'est-ce que j'en ferai? je ne sais pas seulement le tenir.

VA-DE-BON-COEUR.

Je vas te l'apprendre. Voyons, les pieds en dehors, le haut du corps en avant, la poitrine effacée, les bras pendans naturellement, le petit doigt le long de la couture... C'est bon, c'est bon. A présent prends tout cela, et promène-toi sans t'eloigner de la guérite.

LUCETTE.

Mais si on s'approche de moi, et qu'on veuille me prendre tout ça?

VA-DE-BON-COEUR.

Ah! bien, oui : la personne d'un factionnaire est inviolable.

LUCETTE.

Bon! je serai inviolable!

VA-DE-BON-COEUR.

Oui, moyennant que tu cries en prenant une grosse voix: *Passez de l'autre côté.*

LUCETTE *forçant sa voix.*

Passez de l'autre côté.

VA-DE-BON-COEUU.

Et puis, si quelqu'un passe à portée, on crie aussitôt : Qui vive? par trois fois; à la troisième fois, si on ne répond pas, on tire un coup de fusil.

LUCETTE.

Mais je ne pourrai jamais tirer un coup de fusil.

VA-DE-BON-COEUR.

Oh! çà n'en viendra pas là pour ce soir.

Air : *Vaud. de la garde nationale.*

Je vais faire diligence;
Mais au moins, pour mon honneur,
Défends pendant mon absence,
Ton poste aussi bien que ton cœur;

Si l'on attaquait tes charmes,
Puisque t'es un de nos soldats,
Song' qu'un français sous les armes,
Se défend et ne s'rend pas.

Ensemble.

Je vais faire, etc.

LUCETTT.

Cher ami, fais diligence;
Sois tranquil. sur ton honneur,
J'défendrai dans ton absence,
Mon poste, aussi bien que mon cœur.

Digitized by Google

SCENE VIII.

LUCETTE *seule.*

Je n'ai garde d'oublier la consigne. Qui vive par trois fois; à la troisième fois, si on ne répond pas, on tire un coup de fusil. Heureusement qu'il ne viendra personne. j'espère.... Me voilà donc grenadier! (*Elle se promène.*) Ran, pan, plan, pan, plan.... Mon Dieu! que ce bonnet est lourd!.... Allons, allons, Lucette, du courage!

Air : *De Gaspard.*

Tâchons de fair' bonn' contenance,
Ne vois-j'pas quequ'chos' qui s'avance,
N'entends-je pas quelqu'un par là;
Qu'est là? (*bis*)
J'crains toujours quequ'péril nouveau,
Oh! oh!
Mais non, (*bis*) n'y a rien là-bas.
Vienn' qui voudra, je n'tremble pas;
J'dis comm' çà :
Qui va là?
Halte-là. (*bis*)
(*S'appuyant sur son fusil.*)

(*Avec effroi*) Ah! ciel! j'entends du bruit.,.. pour tout de bon.... çà n'est pas Va-de-bon-Cœur.... Où me cacher?... (*Elle entre dans la guérite.*) Dans la guérite.

SCENE IX.

LUCETTE *dans la guérite*, BERVILLE.

BERVILLE *dans le fond.*

Je n'ai pu découvrir la demeure de la petite. J'ai beau frapper à toutes les portes.... Tous ces paysans dorment d'un sommeil.,.. (*Il approche de la guérite.*)

LUCETTE *à part.*

Allons, un peu de courage. (*Haut.*) Qui vive, par trois trois fois? A la troisième fois, si on ne répond pas, on tire un coup de fusil.

BERVILLE *étonné.*

Oh! oh! quelle est cette petite voix claire?

LUCETTE *prenant la grosse voix.*

Passez de l'autre côté.

Digitized by Google

BERVILLE *voulant la mener près du réverbère.*

Quel est donc ce singulier factionnaire ?

LUCETTE.

Ne me touchez pas, vous dis-je ; je suis inviolable.

BERVILLE.

Ah! Dieu me pardonne, c'est la gentille petite. Que diable fais-tu donc là, mon enfant ?

LUCETTE.

Ce que j'y fais ? vous le voyez bien, je monte la garde.

BERVILLE.

Je n'y comprends rien ; mais, parbleu, puis que tu es sous mes ordres, je veux en profiter.

(*Il s'approche d'elle pour la caresser.*

Air : *Du verre.*

En jupon court, en blanc corset,
Tu me ferais rendre les armes ;
Mais sous cet habit, ce bonnet,
Tu perds tous les droits de tes charmes.
Fillette, je suivrais tes lois,
Mais ici la règle est certaine,
Et te faisant soldat, tu dois
Obéir à ton capitaine.

Même air.

Je t'ordonne de m'embrasser ;
Ne va pas faire la rebelle.

LUCETTE.

Monsieur, pourquoi me tracasser ?
Respectez une sentinelle.
(*Elle croise son fusil.*)

BERVILLE.

De ta défense, moi je ris !
Va, tu seras bientôt renduè,
Il faut me céder...
(*Il l'embrasse.*)

LUCETTE.

Ah ! je suis
Une sentinelle perdue !
Hélas ! je vois bien que je suis
Une sentinelle perdue.

BERVILLE, *la lutinant.*

Ah ! vous faites rebellion !

LUCETTE.

Je ne veux pas.

Digitized by Google

BERVILLE.

Mais tais-toi donc, petite obstinée! Ah! mon dieu! un fallot de ce côté!.... Si c'était le major!

LUCETTE, *à part*

Pour un soldat de trois minutes, j'ai fait une assez belle défense.

BERVILLE.

Tais-toi, ou nous sommes perdus! Ecoute-moi bien, et répète exactement.

SCENE X.

Les Mêmes, LE MAJOR RUDER, *avec un tambour portant une lanterne*, et deux Soldats.

BERVILLE, *bas à Lucette.*

Qui vive?

LUCETTE, *haut.*

Qui vive?

RUDER.

Ronde-major.

BERVILLE, *bas à Lucette.*

Halte-là! caporal, hors la garde, venez reconnaître ronde-major.

LUCETTE, *haut.*

Halte-là! monsieur le caporal, priez la garde de sortir pour parler à monsieur la ronde major.

RUDER, *étonné.*

Qu'est-ce que c'est que cette manière-là? voilà une drôle de voix pour un grenadier.

LUCETTE.

Dame, mon commandant, c'est que je ne le suis pas depuis assez long-temps pour avoir pu m'en faire une autre.

RUDER, *regardant avec la lanterne.*

Qu'est-ce que cela signifie? une jeune fille en faction! Pouvez-vous m'expliquer cela, Monsieur?

BERVILLE.

Ma foi, mon oncle, je ne sais pas moi-même....

RUDER.

Comment? vous ne savez pas! la discipline militaire exige que vous sachiez tout, monsieur. Qui êtes-vous, mon enfant?

Digitized by Google

LUCETTE.

Ah! monseigneur, pardon!

Air : *De Lisbeth.*

De nuit courant tout le quartier,
En secret, j'ai quitté ma tante;
J'ai pour amant un grenadier,
Et mon amant m'a fait prier
De venir combler son attente;
Par suite de cet entretien,
Je m'trouve à l'inçu d'ma famille,
Au corps-de-gard'; mais l'on voit bien
Que je suis (*bis*) une honnête fille.

RUDER.

Je veux bien le croire. Mais comment vous trouvez-vous?...

LUCETTE.

Hélas! mon général, c'est la crainte de la justice qui m'a réduite à me faire grenadier pendant une demi-heure.

BERVILLE.

Avouez, mon oncle, que l'on ne choisit pas mal ses recrues?

Air : *Du pot de fleurs.*

Au champ d'honneur on ne voit guère,
J'en conviens, de pareils guerrier;
Mais dans les troupes de Cythère,
Ce sont les meilleurs grenadiers.
Le dieu Mars, malgré leur mérite,
Pourrait les réformer, je crois;
Mais l'amour qui suit d'autres lois,
En ferait ses soldats d'élite.

RUDER.

Taisez-vous, Monsieur. (*à Lucette.*) Mais enfin, mon enfant, que faisiez-vous ici?

LUCETTE, *avec une révérence.*

La faction, monseigneur.

RUDER.

Et qui vous y a placée?

LUCETTE.

Va-de-bon-Cœur, mon général.

BERVILLE, *à part.*

Ah! l'heureux coquin!

RUDER.

Quel est ce Va-de-bon-Cœur? nous avons beaucoup de soldats français dont c'est le nom.

Digitized by Google

LUCETTE, *avec une révérence.*

Va-de-bon-Cœur, dit la France, mon amant, monseigneur, sauf votre respect.

BERVILLE.

Que j'avais moi-même mis en faction ici.

RUDER, *très-sévèrement.*

Et il a quitté son poste?

LUCETTE.

Oh! monseigneur, c'est pour une si bonne action! il est allé chercher cinquante écus qui sont dans le bout de son sac, qui est au fond de ses souliers, dans un bas de fil.

RUDER.

Et qu'en voulait-il faire?

LUCETTE.

Les porter à ce vilain Ricaric, l'échevin de l'endroit, qui venait de faire saisir ma tante.

RUDER.

Brave garçon! il ira en prison... la discipline militaire exige....

BERVILLE.

Qu'il soit puni, oui, mon oncle.

RUDER.

Et vous aussi, monsieur, vous méritez une punition sévère. Ah! vos soldats s'absentent, mettent des femmes en faction, et vous n'en savez rien?... Allons, monsieur, prenez ce fusil, et faites la faction vous-même.

BERVILLE.

Quoi, mon oncle, un officier!

RUDER.

Oui, monsieur; avant de commander, un officier doit avoir appris à obéir.

LUCETTE, *donnant le fusil à Berville.*

Tenez, monsieur.... Ah! mon dieu, que vous avez l'air gauche!

RUDER.

J'entre au corps-de-garde pour expliquer au sergent mes intentions. On vous relevera à l'heure de rigueur. Ah! je vous apprendrai à plaisanter avec la discipline militaire!

(Ici Va-de-bon-Cœur traverse le théâtre, montre à Lucette la bourse qu'il porte à la tante, et il entre chez madame Gertrude.)

Digitized by Google

SCENE XI.

LUCETTE, BERVILLE.

LUCETTE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

Air : *Vent brûlant d'Arabie.*

Relevez donc la tête;
Pourquoi tant de façons ?
Faut-il qu'une fillette,
Vous donne des leçons ?
J'conçois qu'tout ça vous gêne,
Mais j'trouverais drol', ma foi,
De voir un capitaine,
Plus novice que moi.

BERVILLE.

D'où vient donc cette gaîté, mademoiselle ?

LUCETTE.

C'est que vous avez une si drôle de tournure... Vous êtes presque aussi embarrassé que moi.

BERVILLE, *avec humeur.*

Je vous conseille de vous divertir. Vous ne voyez donc pas où cette aventure va mener votre amant ?

LUCETTE, *effrayée.*

Comment! où cela va le mener ?

BERVILLE.

Air : *J'étais au bord de la fontaine.*

Notre major est très-sévère,
Et votre amant a déserté.

LUCETTE.

Que dites-vous ? en vérité !
Vous voulez plaisanter, j'espère ;
Va-de-bon-cœur
Un déserteur,
C'est impossible.

BERVILLE.

De vous aprendre un tel malheur,
Il m'est pénible.

Ensemble.

LUCETTE.

M'fair' peur, m'chagriner, tour-à-tour,
V'là dans dans ce jour,
Un'bell' manière (*bis*) de m'fair' la cour.

BERVILLE.

Perdant ton amant sans retour,
Moi, dans ce jour,
Faut que j'hérite (*bis*) de ton amour.

Digitized by Google

SCENE XII.

Les Mêmes, VA DE BON CŒUR.

VA DE BON CŒUR *accourant.*

Vivat! ma petite Lucette, le vieux coquin est payé. Un baiser pour ma course, et je je relève.

(*Il saute au cou du Lieutenant qu'il prend pour Lucette.*)

BERVILLE.

Veux-tu finir, maraud; tu m'étouffes.

VA DE BON CŒUR.

Ah mon dieu! ma maîtresse est devenue mon lieutenant! Et qu'est devenue Lucette?

LUCETTE, *se montrant.*

Ah! mon ami, je suis perdue.

VA DE BON CŒUR.

Qu'est-ce que tu dis donc?

LUCETTE.

Tu es perdu toi-même... tu as déserté.

VA DE BON CŒUR.

J'ai déserté!.. allons, allons, tu plaisantes. Mon Lieutenant, rendez-moi mon fusil.

BERVILLE.

Retire-toi, maraud.

VA DE BON CŒUR.

Comment! ce n'est pas assez de vouloir m'enlever ma maîtresse; vous voulez aussi me souffler mon fusil.

LUCETTE.

Mais c'est le major qui l'a mis en faction à ta place.

VA DE BON CŒUR.

Le major est venu!.. ahi! ahi!

LUCETTE.

Il est dans le corps de garde.

VA DE BON CŒUR.

Il est là! allons le trouver, je vais tout lui expliquer. Il y aura de la prison à manger; je m'y attends... mais déserter! morbleu!.. Va de bon cœur est connu...

Digitized by Google

Air : *Trio du Médecin malgré lui.*

V'nez avec moi, mon lieutenant ;
Venez arranger cette affaire.

BERVILLE.

Non, non, j'nai garde vraiment ;
Mon cher oncle est par trop sévère.

LUCETTE.

Faut-il donc se fâcher autant,
Pour une faute aussi légère ?

VADE-BON-CŒUR.

J'vous réponds qu'il nous écout'ra.

BERVILLE.

Je suis sur qu'il nous punira,
Pour l'honneur de la discipline.

Ensemble.

VADEBON-CŒUR.

Allons, allons, n'ayez pas peur,
L'major est un homme d'honneur,
Et nous fléchirons sa rigueur.

BERVILLE.

Je connais toute sa rigueur,
En moi, s'il allait par malheur,
Trouver un autre déserteur.

LUCETTE.

Monsieur, sauvez Va-de-bon-cœur
Non ce n'est point un déserteur ;
Et j'en réponds sur mon honneur.

BERVILLE.

Belle Lucette, en ta faveur,
Allons, mon cœur se détermine.

VA-DE-BON-CŒUR.

Vous verrez qu'on le fléchira ;
Nous lui dirons tout ci, tout ça ;
Monsieur l'major et cætera...
A coup sûr ça l'attendrira.
(*à Lucette.*)
Toi, reste ici.

LUCETTE.

Compte sur moi.

BERVILLE.

Quitter ainsi !

LUCETTE.

J'prends votre emploi,
Je n'suis plus novice ma foi.

Ensemble.

Digitized by Google

SCENE XIII.

LUCETTE *seule.*

Allons, deux factions dans une nuit... ce n'est pas mal pour un soldat du jour, et je commence à trouver l'état fatiguant.

Air : *Vaud. de Jean qui pleure.*

Ah ! vraiment, je suis en nage !
C'fusil pès' cent livres, je croi,
Et ce bonnet-là, je gage,
Est presqu'aussi grand que moi ;
Je m'fatigu'rais moins à rire ;
A danser l'dimanche entier ;
On a ben raison de dire :
Faut qu'chacun fass' son métier.

Deuxième couplet.

J'sens ben la faut' que j'ai faite ;
Ma place n'est pas ici ;
Doit-on voir une fillette,
V'nir se travestir ainsi ?
Je n'suis pas fait' pour détruire,
Lucett' n'est pas un guerrier ;
On a ben raison de dire :
Faut qu'chacun fass' son métier.

SCENE XIV.

LUCETTE *en faction*, RICARIC, UN HUISSIER.

LUCETTE.

Mais j'entends quelqu'un... ah mon dieu !... je crois que c'est le vieux coquin d'Echevin ; sans doute avec son huissier ? ah ! voilà des ennemis dignes de moi ; ils ne sont pas dangereux, et je vais venger ma tante.

RICARIC, *à l'Huissier.*

Que diable ! mon ami Doublemain, vous entendez bien que je ne peux pas refuser mon argent, quand...

LUCETTE.

Qui vive ? qui vive ? qui vive...

(*Elle les couche en joue.*)

RICARIC.

Eh ! arrêtez donc. Vous ne laissez pas au monde le tems de se reconnaître.

LUCETTE

Qui êtes-vous ?

Digitized by Google

RICARIC.

Comment! qui nous sommes ? d'honnêtes gens, j'espère.

LUCETTE

Des gens honnêtes qui courent les rues la nuit.

RICARIC.

Eh! oui, monsieur le factionnaire, nous sommes de fort honnêtes gens, sans que ça paraisse.

LUCETTE

Et vous, qui êtes-vous ?

RICARIC.

Comment! qui je suis? Je suis l'autorité locale, l'Echevin Ricaric.

LUCETTE.

Il ne s'agit pas de cela : où sont vos papiers ?

RICARIC

Comment! mes papiers? Puisque je vous dis que je suis l'autorité locale.

LUCETTE.

Locale ou non, vos papiers.

RICARIC.

Huissier, puisqu'il veut des papiers, donnez-lui votre saisie de meubles.

L'HUISSIER.

Monsieur, voilà....

LUCETTE, *parcourant à la clarté de la lanterne.*

Item, une vieille tête à perruque.... C'est le signalement de Monsieur, cela!.. il y a du mic-mac ici. Entrez au corps-de-garde!

RICARIC

Mais, monsieur, vous entendez bien....

LUCETTE.

Je ne veux rien entendre : au corps-de-garde! (*L'argent de Ricaric tombe.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

RICARIC.

Eh! parbleu! vous entendez bien que c'est de l'argent.

LUCETTE.

Oh! oh! voilà qui devient terriblement suspect.

(*Elle ramasse le sac.*)

RICARIC.

Qu'est-ce que vous faites donc, monsieur le factionnaire?

Digitized by Google

LUCETTE.

Je m'empare des pièces de conviction. Entrez au corps-de-garde.

RICARIC.

Non, parbleu! je n'entrerai pas sans mon argent; voulez-vous bien me rendre....

LUCETTE *croisant la bayonnette.*

Menacer une sentinelle!

RICARIC,

Huissier, faites tout de suite un bon procès-verbal.

L'HUISSIER *très-loin.*

Oui, oui, je vais le dresser chez moi.... ce sera plus régulier. (*Il s'enfuit.*)

SCENE XV.

Les Mêmes, GERTRUDE.

Air: *Quel plaisir!* (des Montagnes russes.)

RICARIC.

A la garde!
Avant tout qu'on me regarde;
On m'arrête par mégarde;
Grenadier, à mon aspect,
Montrez-vous plus circonspect.

Ensemble.

LUCETTE.

A la garde!
Ici, l'ordre me regarde;
Je ne fais rien par mégarde.
Monsieur, sauf votre respect,
Vous me paraissez suspect.

GERTRUDE.

A la garde!
Ah! faut-il ainsi qu'on tarde
A le mettre au corps-de-garde,
On voit au premier aspect
Que c'est un homme suspect.

SCENE XVI.

Les Mêmes, RUDER, VA-DE-BON-CŒUR, LUCETTE, LAROQUE, Soldats.

RICARIC.

Monsieur le major, on insulte la commune dans son premier magistrat; on m'arrête avec mon argent.

Digitized by Google

RUDER.

Comment, mademoiselle, encore sous les armes.

GERTRUDE.

Que vois-je ? ma nièce en militaire !

RICARIC.

Comment donc, mamzelle Lucette en grenadier ! Mais c'est un dragon que cette fille-là !

RUDER.

M. Ricaric, je suis instruit de vos procédés. Ce brave jeune homme vous a payé, je sais aprécier sa conduite ; je me charge de sa dot à cause de sa bonne action, et je le mets pour quinze jours en prison à cause de la discipline.

LUCETTE.

Ah ! monsieur le major, quand pourra-t-il donc m'épouser ?

BERVILLE.

Quoi ! mon oncle, un jour de nôce il irait en prison !

RUDER.

La discipline militaire avant la nôce. D'ailleurs, il y a moyen de tout arranger.

Air *de Marianne.*

Je pardonne, puisqu'on m'en prie,
Car j'aime ce brave garçon,
Dès ce matin, qu'il se marie,
Mais ce soir, qu'il couche en prison.
Pendant le cours
De quinze jours,
Rien ne ferait
Révoquer cet arrêt.

LUCETTE.

Ah ! monseigneur !
Quelle rigueur !
Pour un époux, un soldat, quel malheur;
Faut-il qu'à la sall' de police,
Pendant quinze jours, il reste ainsi,
Voulez-vous donc que mon mari
Ne fasse aucun service ?

RUDER.

Oui mademoiselle, la discipli e l'exige. A présent, que chacun rentre à son poste. Caporal, placez-là une sentinelle mâle. Vous, sergent, comme il fait à peine jour, vous

Digitized by Google

allez conduire chez elles mademoiselle et sa tante ; je les mets sous votre responsabilité.

LAROQUE.

Allons, mesdames, passez dans mon bataillon carré.

RICARIC.

Vous entendez bien que je vais profiter de l'escorte pour emporter mes fonds.

VA-DE-BON-COEUR.

Lucette, tu devrais bien me donner un petit baiser pour me faire prendre courage.

LAROQUE, *l'arrêtant.*

Non pas, s'il vous plaît. Je réponds de mademoiselle. Quand elle ne sera plus sous mon inspection, elle embrassera tout le monde, si çà lui plaît.

VAUDEVILLE.

Air : *R'li, r'lan.*

RUDER.

Allons, que tout rentre dans l'ordre,
Et que mes arrêts soient suivis.
Rien ne peut m'en faire démordre :
Soyons fermes, c'est mon avis.
Content d'avoir rendu justice,
De tous côtés, moi, je m'en vais
Voir si l'on fait bien le service,
Et si je puis dormir en paix.

VA-DE-BON-COEUR.

Bien différent est la consigne,
Et de l'Hymen et de l'Amour,
A tout souffrir, quand l'un s'résigne,
L'autr' veut des triomph's chaque jour.
L'Amour chaqu' jour fait l'exercice,
Le pauvre Hymen ne l' fait jamais,
L'Amour lui dit : j' f'rai ton service,
L'Hymen là d'sus s'endort en paix.

RICARIC.

Auprès de ma première épouse,
Qui comptait cinquante printems,
Je n'avais point l'humeur jalouse,
Et redoutais peu les galans ;
Mais je le dis sans artifice,
En épousant autant d'attraits,
Des bons amis craignant l' service,
Je n'aurais pu dormir en paix.

Digitized by Google

BERVILLE.

Braves guerriers, à qui la France
A confié son Roi chéri,
Nobles soutiens de la puissance
Des successeurs du bon Henri;
C'est dans vos mains, fils de Bellone,
Que sont nos plus chers intérêts:
Quand vous veillez auprès du trône,
La France peut dormir en paix.

LUCETTE, *aux soldats.*

Permettez, avant d' me r'conduire,
Messieurs, que j' fass' ma ronde aussi.
Faut qu' j'examine si pour nous nuire,
La critiqu' n' rôde pas ici.
Voici le moment où l'actrice
Vient voir, inquiet' du succès,
Si l'indulgenc' fait son service,
Si l'auteur peut dormir en paix.

FIN.

91

Digitized by Google